AM 408 Parler nivernais (partiellement)
P. Delarue, *CNM, 6 /* M.-L. Tenèze, *Catalogue, II*

T 510 B

PEAU D'ÂNE

4

La Peau d'ânon

C'est un prince qu'*atait* marié. Ils *avint* une fille. La princesse est *venue* mourir. *Al* dit en mourant **:**

— *Tu vourais* t'ermarier, mais je veux *qu't'en* prennes une qui me ressemble.

— J'en vois point, rien qu' *nout'* fille

— Eh bien ! elle m' faut.

Et [après] quelque temps, *i* dit à sa fille :

— Je veux te dire quelque chose : je vourais me marier mais ta mère m'a dit : etc. Je ne vois que toi.

— Ah bien ! papa, j' vas l' dire à ma marraine.

C'était une fée. Elle dit :

— Écoute, *dis-y que te veux ben,* mais *qui* t'achète un rouet *que* filera tout seul.

Elle revient à son père :

— Je veux ben, mais je veux que t'… etc.

Le vlà parti, marche, marche jusqu'au rouet qui file, etc. [2] Il revient avec le rouet :

— Ma fille, je l'ai trouvé.

— Eh bien ! je vas le dire à ma marraine.

— Mon papa a [app]orté le rouet.

— Eh bien ! tu veux bien, mais il t'achète une robe *coume* les étoiles.

La vlà revenue :

— Mon papa, ma marraine veut bien, mais tu m'achètes, etc.

Le vlà reparti, marche (ter) tant qu'il peut, la trouve, revient :

— J'en ai une.

— Mon papa, je vas l'aller dire à ma marraine.

[…….]

— Mon papa m'a apporté la robe.

— Eh bien ! mais… que t'en veux une coume la lune ;

Reparti, il trouve, revient.

— Eh bien ! ma fille, la voilà.

— J'vas [3] l'aller *die* à ma marraine ;

Sa marraine lui dit :

— Eh bien !… robe coume le soleil.

Il repart, la trouve, revient :

— Ma fille, la vlà, j' *crès* que tu seras contente.

— J' vas l'aller *die* à marraine.

— Eh bien ! très bien, demande un cabriolet attelé de quatre rats allant raide coume le vent.

Arrivée, elle dit ça.

Reparti, il cherche, trouve, revient avec.

— Eh bien ! j'en ai un.

— [J' vas le] dire à marraine.

[…….]

— Eh bien, c' coup-là j'en ai un.

— Tout *mette* ton linge dans des malles, mettre ça dans ta voiture et t'en aller. L' long du chemin [tu] trouveras des bergers, t'vas demander un âne à acheter, tu [4] l'f'ras dépouiller, te couvriras avec la peau, t'iras dans une *farme lavou que t'* trouveras à t'*artirer* : *dindouniée, bargée, s'que non voura* t'*emplayer*[1].

Ça se fait. Elle arrive dans une ferme, demande si on a besoin [de] bargée, dindouniée, etc, n'importe quoi.

— Savez-vous filer ?

— Oui, très bien.

(*Al* avait mis sa voiture dans un trou avant d'arriver à la ferme avec son rouet dedans et tout)

Le lendemain, on l'envoye aux champs. On [lui] donne filasse, quenouille. Elle met la filasse sur le rouet, sa quenouille au long et le rouet filait pendant qu'elle gardait les moutons. Elle avait un fuseau de bergère. Elle dévidait son fil dessus pour le remporter comme de juste [5] sur le fuseau.

Le soir, elle remet son fil. Le lendemain, ça recommence.

Le dimanche arrive. Dans cette maison, *y* avait une fille [et] un garçon. Ils disent à leur mère :

— Nous allons à la danse.

Elle demande à aller avec eux, mais ils se mettent à rire :

— Quelle idée ! à se moquer d'elle.

— Laissez-moi aller quand même.

Ils partent. Sa maîtresse y dit :

— Marche ! en lui donnant un coup de torchon après elle, mais je te donne qu'une heure, une heure et demie au plus.

Elle s'en va du *dret* à son trou, pour s'habiller belle [avec sa] robe étoiles. La vlà partie au bal. C'était auquel la *frint* danser. Quand *al* a vu [6] l'heure arriver, elle veut s'en aller. Le garçon de la maison lui demandait *lavou qu'al* était.

— *J' seus d'torchon* !

Elle part à sa voiture, se déshabille, rentre. Le lendemain, fille et garçon disent :

— Ah ! si t'avais vu la belle fille qu'*y* avait au bal !

Al dit :

— *Ell' tait toujous* pas *pus* bell que moi.

Et tout le monde de rire.

La semaine passe : autre dimanche. On retourne danser. Elle demande encore. Sa maîtresse consent et du balai qu'elle tenait lui donne un coup de balai :

— Va donc !

---

[1] = *tu iras dans une ferme où tu trouveras à te retirer ; dindonnière, bergère (ce qu'on) comme on voudra t 'employer.*

Elle repart à sa voiture, prend sa robe lune, des parures, arrive au bal.

Grand succès ! [7] On admire.

Vlà, elle avait deux heures à dépenser. L'heure arrive.

En partant un garçon veut l'aller conduire. Elle refuse. I demande lavou qu'elle est.

— De balai !

Le lendemain, la fille et le garçon :

— Quelle belle fille y avait au bal ! Jamais [vu de] si belle !

— Pas pus bell que moi !

On se moque d'elle.

Troisième dimanche, [on] recommence.

À force d'entendre dire partout fille si belle, le fils du roi avait voulu y aller pour voir cela.

Elle avait pris sa robe de soleil. Il la faisait danser toujours. Elle avait trois heures (la maîtress' lui avait donné un coup de *fourgon*).

L'heure arrive : il faut partir. Le fils du roi veut la conduire :

— D'où êtes-vous ?

— De fourgon !

— Je n'connais pas.

Lui l'a suivie un peu. Quand elle a vu qu'elle approchait [8] sa voiture, elle [a] pas voulu qu'il aille plus loin. Lui suivait *de pas à pas*, sans qu'elle le voie. Sa robe éclatait de loin. Il la voit à sa voiture quitter sa robe, prend' sa peau d'âne et partir.

Dans les jours suivants, le fils du roi, malade, veut manger de la galette, faite par la bergère de sa ferme. On se moquait de lui ; il insiste tant qu'on y consent. On la va chercher.

Elle arrive ; on la fait mettre dans une chambre. Elle, avant d'arriver, avait pris sa robe de soleil sous sa peau d'ânon. Elle prend sa robe, jette sa peau d'âne dessus et le malade s'était mis dans sa chambre. Il tirait la peau pendant qu'elle faisait la galette :

— *Chat (ter) tu manges ma peau d'ânon*[2].

Il se retire.

Sa galette finie, elle avait mis sa bague dedans. En la mangeant, il la trouve, la met en place.

[9] Et quand la galette [a été] cuite, elle s'en était allée rentrer dans la ferme sans sa robe.

— As-tu bien fait la galette ?

— Oui.

On riait.

Le malade est guéri. Il dit à ses parents :

—J'ai trouvé un anneau, j'épouserai celle à qui il est.

On fait battre tambour pour convier toutes les riches filles au palais du roi ; aucune ne peut mettre l'anneau. Après, on demande les ouvrières ; aucune ne peut. Après, les servantes, bergères, dindonnières, etc.

La peau d'ânon y vient même derrière les autres, arrive. L'anneau va au doigt.

— *Vlà celui* que l'anneau y va. Je [9] l'épouserai.

On fait les *écords.* Elle a tout raconté, [a] écrit à son père. Le père arrive.

Ils sont mariés.

---

[2] *Cette formulette ne fait pas partie du relevé de M., Ms 55/8.*

AM 408 Parler nivernais (partiellement)
P. Delarue, *CNM, 6 /* M.-L. Tenèze, *Catalogue, II*

J'ai fait la noce et je me suis envenue.

Recueilli vers 1881-1882 s.l. auprès de la mère Corde, [E.C. : née le 15/01/1826 à Mesves-sur-Loire, mariée le 20/04/1846 avec Pierre Corde, né le 01/06/1818 à Donzy, journalier (cantonnier lors du mariage de sa fille Anne Corde, le 25/01/1869), chef cantonnier en 1881, résidant à Narcy en 1869, à Beaumont-la-Ferrière en 1881]. *Titre original. Arch., Ms 55/5, Carnet blanc, p. 32-41*[3].

Marque de transcription de Paul Delarue.

Publié par P. Delarue, CNM, 6, p. 59-66.

Repris par Marie-Louise Tenèze, Catalogue, II, p. 256-260.

Catalogue, II, n° 4, version A, p. 263.

Texte publié par P. Delarue.

C'était une fois un prince et une princesse qui avaient une fille unique. La princesse vient à mourir, elle dit à son mari :

— Si tu songes un jour à te remarier, je veux que tu prennes une femme qui me ressemble.

— Je ne veux point me remarier, répondit-il. D'ailleurs, je ne connais que notre fille qui te ressemble.

Quelque temps après la mort de la princesse, le prince dit à sa fille :

— Je voudrais me remarier, mais ta mère m'a fait promettre de ne prendre jamais qu'une femme qui lui ressemble. Je ne peux donc me remarier qu'avec toi.

— Ah ! bien, papa, je vais le dire à ma marraine.

La marraine, qui était fée, lui dit :

— Écoute. Dis à ton père que tu veux bien l'épouser, mais demande-lui qu'il t'achète d'abord un rouet qui file tout seul.

Elle revient et dit à son père :

— Je veux bien t'épouser, mais je voudrais que tu me donnes d'abord un rouet qui file tout seul.

---

[3] *Sous* mère Corde, les titres suivants : Le Poisson boiteux,*[T 570 nc1 (Incomplet)]* Jean sans peur*[T 326,12],* Jean de l'ours *[T 301 B nc],* La montagne noire *[T 313,17],* la bête à sept têtes *[T 303,13],attribués à Eulalie Surgait, sa petite fille.*
Bien que M. ait noté sur le Ms : mère Corde, *P. Delarue attribue ce conte à Annette Corde* [**É.C. Anne Corde, née le 22/01/1848 à Mesves-sur-Loire, fille de Pierre Corde, né le 01/06/1818 à Donzy et de Marie Thomas, née le 15/01/1826 à Mesves, mariée le 25/01/1869 avec Surgait, Alexandre, né le 20/03/1836 à Menestreau, tailleur de pierres, résidant à Narcy.]**

AM 408 Parler nivernais (partiellement)
P. Delarue, *CNM, 6 /* M.-L. Tenèze, *Catalogue, II*

Voilà le prince parti. Il marche et marche jusqu'au rouet qui file tout seul. Il l'achète et le rapporte :

— Ma fille, j'ai trouvé le rouet qui file tout seul.

— Ah bien ! je vais le dire à ma marraine.

Elle va vers sa marraine :

— Marraine, mon papa m'a rapporté le rouet qui file tout seul.

— Eh bien ! dis-lui que tu veux bien te marier avec lui. Mais qu'il t'achète d'abord une robe qui soit comme les étoiles.

Elle revient :

— Mon papa, je veux bien te marier avec toi, mais tu m'achèteras d'abord une robe qui soit comme les étoiles.

Voilà le prince reparti. Il marche, marche, marche tant qu'il peut. Il trouve la robe comme les étoiles et la rapporte à sa fille.

Après, toujours sur les conseils de sa marraine, elle lui demande une robe qui soit comme le soleil, puis une robe qui soit comme la lune, puis un cabriolet attelé de quatre rats allant *raide* comme le vent, et le père lui rapporte toutes ces choses.

Elle retourne vers sa marraine :

— Eh bien ! ce coup-là, j'ai le cabriolet attelé de quatre rats qui va *raide* comme le vent.

— Ma filleule, tu vas mettre ton linge et tes belles robes dans des malles, les charger dans ton cabriolet et t'en aller. Le long du chemin, tu trouveras des bergers ; tu vas leur demander à acheter un âne, tu le feras dépouiller et tu te couvriras de la peau. Puis, tu iras dans une ferme où tu pourras te retirer ; tu demanderas à servir dans l'emploi qu'on voudra bien te confier, à être bergère, dindonnière, ou servante.

Tout se fait comme la marraine le lui avait annoncé. Elle se couvre avec la peau d'âne. Avant d'arriver à la ferme, elle met sa voiture dans un trou, avec son rouet dedans, et tout et tout. Elle entre dans la ferme.

— Avez-vous besoin d'une bergère ? dune dindonnière ? d'une servante pour n'importe quelle besogne ?

— Savez-vous filer ?

— Oui, très bien.

On la prend comme bergère. Le lendemain, on l'envoie en champ. On lui donne de la filasse, une quenouille et un fuseau pour qu'elle s'occupe en gardant ses moutons. Elle va chercher son rouet qui file tout seul, met la filasse sur le rouet, sa quenouille à côté, et le rouet se met à filer pendant qu'elle garde ses moutons. Le soir, elle dévide son fil sur le fuseau et le rapporte à la maison. Le lendemain, elle recommence, et de même les jours d'après.

Le dimanche arrive. Dans la maison, il y avait une fille et un garçon. Ils disent à leur mère :

— Nous allons à la danse.

— Puis-je aller avec vous ? demande la bergère.

— Quelle idée ! disent les autres qui se mettent à rire et se moquent d'elle ;

— Laissez-moi partir quand même.

Enfin, quand les autres sont partis, la fermière lui donne un grand coup de torchon en lui disant :

— Eh bien ! va. Mais je te donne qu'une heure, une heure et demie au plus.

Elle s'en va *du droit* à son trou *pour s'habiller belle*, et met sa robe d'étoiles. Et la voilà partie au bal. C'était à qui la ferait danser.

Quand elle voit arriver l'heure de rentrer, elle veut s'en aller. Le garçon de la maison lui demande d'où elle est.

— Je suis du pays de Torchon, lui répond-elle.

Elle retourne à sa voiture, se déshabille et rentre.

Le lendemain, la fille et le garçon lui disent :

— Ah ! si tu avais vu la belle fille qu'il y avait au bal !

— Elle n'était toujours pas plus belle que moi ! répond-elle.

Et tout le monde a bien ri en l'entendant.

La semaine passe, l'autre dimanche arrive. Le garçon et la fille retournent danser. La bergère demande encore à les suivre. À la fin, sa maîtresse lui donne un grand coup du balai qu'elle tenait à la main et lui dit :

— Va ! Mais je ne te donne que deux heures !

Elle se rend à sa voiture, prend sa robe de lune avec ses belles parures, puis va au bal. Elle a encore un grand succès, tout le monde l'admire. Mais l'heure de rentrer arrive. Quand elle part, un garçon veut l'aller conduire, mais elle refuse.

Alors il lui demande de quel pays elle est.

— Je suis du pays de Balai, lui répond-elle.

Le lendemain, la fille et le garçon lui disent :

— Ah ! la belle fille qu'il y avait au bal ! Jamais nous n'en avons vu de si belle !

— Elle n'était toujours pas plus belle que moi ! leur répond la bergère.

Et tout le monde rit et se moque d'elle. Le dimanche suivant, elle demande encore à retourner à la danse. La maîtresse lui donne un grand coup de *fourgon*[4] en lui disant :

— Va ! Mais ne reste pas plus de trois heures.

Cette fois, elle prend sa robe de soleil. Le fils du roi avait entendu parler de cette fille si belle qui venait danser, et il avait voulu se rendre au bal pour la voir. Quand elle arrive, il commence à la faire danser, puis il ne veut plus la quitter. Mais l'heure de partir est arrivée. Le fils du roi veut la conduire.

— D'où êtes-vous ? lui demande-t-il.

— Je suis du pays de Fourgon.

— Je ne connais pas ce pays-là.

Il l'accompagne un peu. Quand elle approche de sa voiture, elle ne veut pas qu'il aille plus loin et elle le laisse. Mais lui, en se guidant sur sa robe de soleil qui brille dans la nuit, la suit sans qu'elle le sache. Et il la voit aller à sa voiture, quitter sa robe, prendre sa peau d'ânon et se rendre à la ferme.

Dans les jours suivants, le fils du roi s'ennuie tellement qu'il tombe malade. Il déclare qu'il veut manger de la galette qui soit faite par la bergère de sa ferme. On se moque de lui ; mais il insiste tant qu'on consent à la faire venir. Elle avait pris sa robe de soleil sous sa peau d'ânon. On l'installe dans une chambre pour préparer la galette et elle pose la peau d'ânon pour être plus à l'aise. Mais elle entend le fils du roi qui vient et la reprend bien vite. Le malade se met à côté d'elle et pendant qu'elle pétrit la pâte, il tire doucement la peau.

— Chat, chat, chat ! dit-elle sans se retourner, tu manges ma peau d'ânon.

Elle la ramène bien vite.

Le fils du roi recommence.

— Chat, chat, chat ! dit-elle, tu manges ma peau d'ânon.

Elle la ramène encore.

Le fils du roi se retire. Quand la galette est finie, elle met sa bague dedans.

Puis elle rentre à la ferme.

— As-tu bien fait la galette ? lui demandent les autres.

— Oh ! oui. Sûrement le fils du roi se régalera.

Les autres rient et se moquent d'elle.

---

[4] *C'est la perche qui sert à remuer et à étaler les braises lorsque l'on chauffe le four pour cuire le pain.*

AM 408 Parler nivernais (partiellement)
P. Delarue, *CNM, 6 /* M.-L. Tenèze, *Catalogue, II*

Le fils du roi, en mangeant la galette, trouve la bague et la met de côté. Il est guéri aussitôt et dit à ses parents :

— J'ai trouvé un anneau, j'épouserai celle à qui il appartient.

Aussitôt, on fait battre tambour pour convoquer toutes les filles au palais du roi. On fait venir d'abord toutes les riches filles de la ville et des châteaux : aucune ne peut mettre l'anneau. Après, on appelle les servantes, puis les bergères, les dindonnières.

La Peau d'ânon vient après toutes les autres : l'anneau va juste à son doigt.

— Voilà celle à qui l'anneau va, voilà celle que j'épouserai, dit le fils du roi.

Il lui tire sa peau d'ânon, elle apparaît avec sa robe de soleil et personne ne se moque plus d'elle.

Elle écrit à son père et lui raconte tout ce qui est arrivé.

Le père arrive, on fait les *accordailles*, puis on célèbre le mariage.

J'ai fait la noce, et puis après je suis venue ici vous conter cette histoire.

Ms. A. Millien. Écrit vers 1885 par Annette Corde, femme Surgeais, née à Mesves-sur-Loire en 1848.